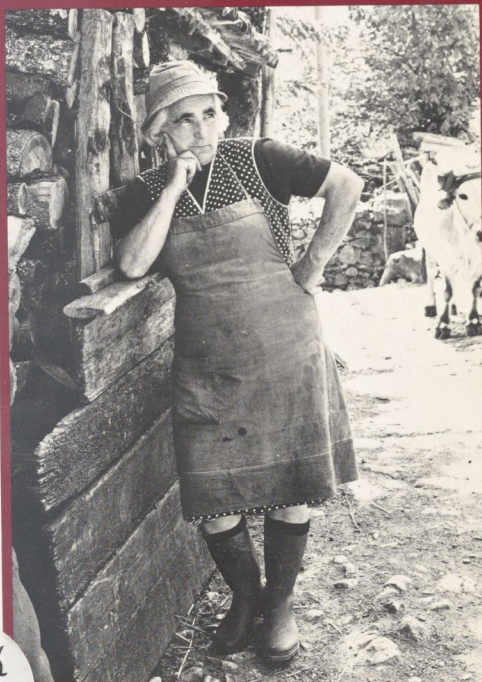


Isaure Gratacos

FÉES ET GESTES

FEMMES PYRÉNÉENNES:
UN STATUT SOCIAL
EXCEPTIONNEL EN EUROPE



8^e L¹ K
1003
(13)

Privat

Collection « le Midi et son Histoire »

Volumes parus

Jean Sagnes

LE MOUVEMENT OUVRIER DU LANGUEDOC
1890-1920

Emilienne Eychenne

MONTAGNES DE LA PEUR ET DE L'ESPÉRANCE

Martyn Lyons

RÉVOLUTION ET TERREUR A TOULOUSE

Jean-Pierre Gaubert

CAVAILLÈS, COMPAGNON DE MERMOZ

Roger Bernis

ROUSSILLON POLITIQUE

Jean-Pierre Hiver-Berenguier

CONSTANCE DE RABASTENS

René Nelli

L'ÉROTIQUE DES TROUBADOURS

Emilienne Eychenne

LES PORTES DE LA LIBERTÉ

Gérard Bacconnier, André Minet, Louis Soler

LA PLUME AU FUSIL

Marcel Thourel

VIVRE A MARENGO

Raymond Danel

LES PIONNIERS DE L'AVIATION COMMERCIALE - T. I

LES LIGNES LATÉCOËRE 1918-1927

Jean Sagnes

VINCENT BADIE : VIVE LA RÉPUBLIQUE

Volumes à paraître

Maurice Andrieu

Jaurès, CITOYEN ADOPTIF DE TOULOUSE

Raymond Danel

LES PIONNIERS DE L'AVIATION COMMERCIALE - T. II

L'AÉROSPATIALE 1927-1933

FÉES
ET GESTES

FEMMES PYRÉNÉENNES
UN STATUT SOCIAL
EXCEPTIONNEL EN EUROPE

Préface de Jacques Albert

FÉES
ET GESTES

ISSN 0298-4555

p°Lk¹

1003

(13)

15

Éditions de la Sorbonne

1980

1981

1982

1983

1984

1985

1986

1987

1988

1989

1990

1991

1992

1993

1994

1995

1996

1997

1998

1999

2000

2001

2002

2003

2004

2005

FÈRES
ET
GESTES

Photo de couverture *Eric Layral*.

Isaure/Gratacos

39

Préface

FÉES ET GESTES

FEMMES PYRÉNÉENNES:
UN STATUT SOCIAL
EXCEPTIONNEL EN EUROPE

Préface de Jacques Allières

«le Midi et son Histoire»
Privat

DI - 15-12-1987 - 39879

FÊTES ET GESTES

FEMMES PYRÉNÉENNES
UN STATUT SOCIAL
EXCEPTIF EN EUROPE

Préface de Jacques Chirac



I.S.B.N. 2.7089.8615.5
© 1987, Editions Privat, 14, rue des Arts
31068 Toulouse Cedex

Préface

On n'a pas tous les jours le privilège de préfacer un livre qui plaît : si nombre de préfaces sont des pensums, celle-ci va s'écrire toute seule, au courant de la plume, pour applaudir aux mérites d'un beau et passionnant travail.

Disons-nous qu'il ne pouvait en être autrement ? Ce serait peut-être amoindrir ces mérites ... Voici en effet une œuvre dont le projet s'esquissait sans doute depuis longtemps dans l'esprit de son auteur, et que nous avons vue mûrir et se développer au fil des mois, produit d'une connexion exceptionnelle entre une chercheuse avisée, chaleureuse, infatigable, tenace, aux curiosités et aux compétences multiples, et un terroir pyrénéen aussi riche que vierge, qu'il fallait savoir faire parler.

Nous avons ici un modèle : celui d'un ouvrage fondé à peu près exclusivement sur une masse considérable de matériaux inédits patiemment enregistrés au cours d'enquêtes de terrain développées sur des années, dans tous les « créneaux » possibles — week-ends, moments libres lorsque l'auteur enseignait dans le Comminges, vacances et congés — pour qui professe dans « le secondaire ». Et tout aussi exemplaire est la miraculeuse symbiose grâce à laquelle Isaure Gratacos a pu cueillir son information de la bouche de témoins qui très vite — dès les premiers mots, peut-on dire — la considéraient comme une des leurs. Les « Pyrénées profondes » ne s'ouvrent pas à n'importe qui : c'est à un talent tout particulier que nous devons cette plongée dans leurs mystères.

Les grottes et les méandres liés à ce relief « karstique » du haut Comminges et du haut Couserans, et qui ont sans doute favorisé le développement et la conservation d'une mythologie spécifique en même temps que de structures socio-économiques archaïques, ne sont en effet que la face matérielle, comme le symbole, d'un endémisme étonnamment marqué et tenace. Point n'est besoin de traverser mers et océans ou d'affronter déserts et steppes pour trouver un matériau ethnologique et ethnographique de choix. Les Pyrénées — ou le Pays Basque — valent bien à plus d'un égard le Tassili ou le pays des Dogons ... mais lorsque l'aventure est au tournant de la côte, le prestige national, aux yeux des politiques et des financiers, n'en tire peut-être pas un bénéfice suffisant. C'est dommage, et il serait profitable à tous que quelque chose change : puisse ce livre y aider !

Notre référence au Pays Basque n'est pas fortuite : on verra s'esquisser tout au long des pages et se préciser en conclusion, par d'évidents parallélismes, l'image d'une Aquitaine fidèle à l'originalité que signalait César : tout entière — et nous savons maintenant grâce à notre auteur que la limite orientale du col de Port vaut pour les règles de l'héritage autant que pour la dialectologie ou l'hémotypologie —, elle continue à « se distinguer de ses voisins par la langue et les coutumes » comme « par les lois » — non écrites ! C'est là un apport essentiel à verser au dossier des relations entre les Aquitains de la « Novempopulanie », les Basques et les Gascons, pour asseoir définitivement notre conviction qu'il s'agit bien d'une même ethnie primitive, partout latinisée sous la forme gasconne à l'exception de l'Euskal Herri.

Mais — et ce n'est pas un des moindres mérites de l'auteur — cette enquête, ses bases et ses modalités tout comme la mise en œuvre et l'exploitation scientifique des matériaux recueillis n'ont pu être conçues et réalisées que par une chercheuse à qui, sur son terrain d'enquête, « rien n'était étranger » : les grottes, siphons et accidents divers, elle les a explorés elle-même, sur une aire dont elle connaît parfaitement la structure géologique ; la pré- et la protohistoire, elle les pratique activement, sur le terrain, en professionnelle — comme l'histoire, qu'elle enseigne ; les principes et les courants divers de la science sociologique et économique ont aussi peu de secrets pour elle que le gascon local aux variations dialectales infinies... Lorsque la pluridisciplinarité peut ainsi se cristalliser sur une même personne, il y a tout à gagner — et voilà élégamment exclus les conflits de préséance !

Enfin, pour doubler notre plaisir, ce livre est aussi un livre passionné, enthousiaste et impertinent ; la précision et l'exigence scientifique n'en excluent jamais ni la verve ni l'ironie : foin des synthèses pesantes ! A lire cette geste des femmes pyrénéennes qu'une conjoncture exceptionnelle a préservées de l'alignement sur des modèles importés et de l'asservissement au masculin, on applaudit à la façon superbe dont l'une d'elles a su les illustrer de la sorte, se faisant brillamment à la fois leur observatrice, leur témoin et leur porte-parole.

Jacques ALLIÈRES

Professeur à l'université de Toulouse-Le Mirail

I

Une autre planète

Les femmes oubliées

« Chez nous, les femmes ne sont jamais restées debout pendant que les hommes mangeaient », dit fièrement Jean Boué, à Arbon. Cuisinière ou non, vieille ou jeune, dans les Pyrénées commingeoises, la femme de la maison s'est toujours assise à la table commune pour partager le repas commun en toute égalité avec les mâles de la famille.

Il est un fait que les Pyrénéennes de la zone centrale et occidentale ont eu, jusqu'en 1791 du moins, un statut juridique et une position sociale uniques dans toute l'Europe Occidentale.

Il nous a pourtant fallu arriver jusqu'à ces dernières décades — avec, en particulier, les travaux de Gabriel Chevalier (1) et, surtout, ceux de Jean-François Soulet (2) — pour découvrir cette caractéristique originale dans nos sociétés patriarcales européennes.

On peut s'étonner de ce qu'une particularité juridique de cette importance — l'égalité entre hommes et femmes modifie toute la structure sociale — n'ait pas été plus souvent soulignées (3). Mais il faut bien se rendre à l'évidence : l'histoire des femmes pyrénéennes apparaît simplement en filigrane ou en négatif derrière l'histoire des hommes, dans les nombreux ouvrages qui traitent des mœurs ou de la sociologie pyrénéenne.

(1) Gabriel Chevalier, *La vie humaine dans les Pyrénées ariégeoises*, Génin, Paris, 1956.

(2) J.-F. Soulet, *La vie quotidienne dans les Pyrénées sous l'Ancien Régime*, Hachette, Paris, 1974.

(3) Elisabeth Badinter, dans un ouvrage pourtant amplement documenté, va même jusqu'à écrire : « Il est vrai qu'à scruter la période proprement historique de nos sociétés, nous ne trouvons trace que d'un patriarcat qui a souvent pris la forme d'un pouvoir masculin absolu ». *L'un est l'autre*, Odile Jacob, 1986.

Généralement, on décrit les activités humaines soit en les attribuant aux hommes, soit sans effectuer de différenciation entre les sexes. On emploie un « on » indistinct et indéfini, ou bien le mode passif.

On peut lire ainsi dans une monographie pyrénéenne : « Les plantes du massif de Tabé étaient cueillies » ... Cueillies par qui ? Les nombreuses et pertinentes précisions calendaires et phytothérapeutiques qui suivent ne nous en disent rien. Nous ne saurons pas qui cueillait les plantes du massif de Tabé.

Tel ouvrage de Servat-Bougnal porte le titre de : « Le Port. La vie de nos grands-pères ». L'espoir que l'on a de voir donner au mot « grand-père » la valeur globale que l'on donne au mot « homme » désignant l'humain est vite déçu : on cherche vainement les grands-mères dans le livre de Servat-Bougnal.

De même, une étude de Brutails sur : « La condition des populations » des Pyrénées, néglige les femmes au point que le mot n'est écrit que deux fois dans l'ouvrage !

Elisée Reclus, cependant, en 1862, précise que « les anciens Basques reconnaissent à la femme les mêmes aptitudes qu'à l'homme pour fonder la famille et la maintenir dans la prospérité », tandis que « presque tous les peuples de l'antiquité avaient pour la femme un sentiment qui tenait du mépris (4) ».

Il est dommage qu'Elisée Reclus réserve cette observation aux seuls Basques — alors que nous savons que cette situation s'étendait de l'Ouest de la chaîne jusqu'aux frontières de l'Ariège, cela sera précisé plus bas — et qu'il la place dans un passé indéfini.

Les grands voyageurs des XVII^e et XIX^e siècle, comme Froidour, Taine, Dralet, Ramond et Young ont, comme les érudits du XIX^e siècle, une façon latérale, voire allusive, de parler des femmes, ce qui oblige le lecteur à utiliser des voies déductives pour avoir quelque idée sur la vie que menaient nos ascendantes. Fréquemment, ils se contentent de placer les femmes dans le paysage et de les mentionner comme un des éléments du tableau qu'ils ont sous les yeux.

Froidour, peignant la campagne pyrénéenne, y place les « taches de couleurs des capulets noirs, blancs, bleus et gris, des femmes qui labourent (5) ».

Et c'est ainsi que l'on apprend, tout-à-fait incidemment, que les femmes labourent ...

En fait, ces voyageurs érudits portent sur les femmes, de façon quasi générale, un jugement uniquement esthétique.

On parle des femmes comme on décrirait les cimes, les forêts, les fleurs ou les torrents pyrénéens. Par voie de conséquence, ces appréciations, émanant du goût, sont nécessairement subjectives et divergentes. Froidour et Young n'avaient visiblement pas le même idéal de beauté féminine : pour Froidour, les Pyrénéennes sont « maussades, noires et laides à faire

(4) Elisée Reclus, Introduction à *l'Itinéraire des Pyrénées* d'Adolphe Joanne, Hachette, Paris, 1862.

(5) Froidour, « Lettres », *Revue de Gascogne*, Castéran, 1898.

peur (6) ». Pour Young, elles sont « les plus belles femmes (qu'il ait vues) en France (7) » tandis qu'Elisée Reclus ne peut cacher son enthousiasme admiratif : « [les femmes] ont presque toutes de grands yeux humides et caressants, un nez finement sculpté, une petite bouche, une peau blanche et fraîche, une taille d'une merveilleuse souplesse (8) » ...

Réjouissons-nous donc si quelques études contemporaines, comme celles de J.-F. Soulet, ont commencé à restituer aux Pyrénéennes leur identité. Philippe de Latour consacre quelques études à la « méridionale du XIII^e siècle, et plus particulièrement la femme du milieu pyrénéen et proche pyrénéen [qui] est, sur des plans métaphysique et politique, à peu de choses près, l'égale de l'homme (9) ».

René Souriac, de même, dans l'excellent ouvrage dirigé par lui et consacré au Comminges et au Nébouzan (10) parle des fils *et des filles* qui, à Arguenos, dès la fin du XIX^e, se consacrent au colportage. Cependant, il n'emploie, ensuite, que le masculin, qui n'est pas celui, globalisant, du pronom « ils » : « père ou fils, oncle ou gendre [...] une bonne partie (de l'argent) rentrait dans les coffres du ménage (11) ».

Les lois pyrénéennes arrivent de fort loin ; certainement, comme nous le verrons, d'un substrat pré ou proto-historique : les Basques ont peuplé toute la chaîne dès le Néolithique.

Les structures sociales de la montagne rappellent, bien sûr, celles de la société celte ; là aussi, hommes et femmes étaient égaux, le mariage était d'abord un contrat, la virginité qui signifiait seulement liberté n'était pas physique et les tabous sexuels y étaient inconnus. Mais le fait basque est antérieur au fait celte et en est resté bien distinct.

Aussi, l'originalité pyrénéenne ne réside-t-elle pas dans la nature de la condition féminine, mais plutôt dans son extraordinaire durée, unique, elle en Europe.

Nous lisons dans Georges Balandier (12) : « L'anthropologie aide à mieux saisir et à mieux réduire les justifications de la domination masculine », et « ces rapports institués entre sexes semblent conformes à des structures fort anciennes et intangibles ».

L'originalité des Pyrénées gasconnes est que les rapports entre sexes y étaient et y sont demeurés foncièrement différents de ces « structures fort anciennes et intangibles » (malgré une nette dégradation au XIX^e siècle).

La domination masculine n'y existait pas dans la loi. Femmes et hommes y avaient une stricte égalité sociale et c'est la période contemporaine — depuis le XIX^e siècle industriel — qui a introduit, avec la « culture universelle », des schémas anciennement implantés ailleurs.

(6) Froidour, *ibid.*

(7) Young, *Voyage en France pendant les années 1787, 1788 et 1789*, Paris, 1831.

(8) E. Reclus, *ibid.*, p. 2.

(9) Philippe de Latour, « D'un ancien féminisme du côté des Pyrénées et d'un anti-féminisme venu d'ailleurs », *Revue de Comminges, Pyrénées Centrales*, tome XCII, 1979.

(10) R. Souriac, *Comminges et Nébouzan*, Société Nouvelle d'Éditions Régionales et de diffusion, Pau, 1984.

(11) René Souriac, *Economie rurale aux XIX^e et XX^e siècles, Comminges et Nébouzan*, tome II, Société Nouvelle d'Éditions Régionales et de diffusion, Pau, 1984.

(12) G. Balandier, *Anthropo-Logiques*, P.U.F., Paris, 1974.

Chez les « donneurs universels »

Mais cette originalité des Pyrénées n'est pas seulement dans les structures sociales et culturelles. En effet, l'accès difficile d'un monde bien protégé par une topographie brutale a favorisé la perduration du même groupe dans cette zone-refuge : une indiscutable identité anthropologique physique existe de l'Est à l'Ouest, surtout, aujourd'hui, de la partie centrale couseranaise jusqu'au Pays Basque, en passant par Comminges, Bigorre et Béarn.

Si, à l'excès des profondeurs et des sommets, on préfère la quiétude des étages moyens ou la relative agitation du piémont, on rencontrera tout de même l'originalité. Mais ce sera une originalité anthropologique. Il suffit pour cela de se promener dans la tranquillité souriante et guillerette du marché de Saint-Gaudens, ou dans l'un des petits villages de la région d'Aspet ou du Haut-Luchonnais.

On rencontre là, fréquemment, le même modèle humain : sur des corps petits, trapus, au buste long et aux jambes courtes, une tête aux épais cheveux châtain-foncé, éclairée d'yeux à la fois verts et bruns, ou gris et bleu (photos 1, 2 et 3).

La petite taille des habitants des Pyrénées centrales a souvent été constatée : dès 1810, les recruteurs de l'Empire remarquaient que les conscrits de Bagnères-de-Bigorre et d'Argelès dépassaient rarement 1,60 mètre. Les conscrits de Tarbes, eux, plafonnaient à 1,59 m ...

L'inamovible béret noir des hommes et les belles chevelures féminines, souvent frisées, n'empêchent pas de voir que le crâne est rond, majoritairement brachycéphale. Ceci est d'ailleurs fréquent chez toutes les populations montagnardes du globe, quelles qu'elles soient. Il est maintenant sûr qu'il y a un lien de cause à effet entre altitude et morphologie crânienne, celle-ci évoluant en fonction de celle-là, et ceci fort rapidement à l'échelle des temps historiques.

Mais il est un point qui n'est pas, lui, propre à toutes les populations montagnardes de la Terre, un dénominateur commun aux Pyrénées de l'Ouest et du centre de la chaîne, moins visible que les caractères anthropométriques, mais plus intéressant : ces femmes et ces hommes appartiennent majoritairement au groupe sanguin O (76 % au Pays Basque, 70 % et 71 % en Comminges et en Couserans). Le rhésus négatif de ce groupe y est très fréquent (13) : 50 % dans le Pays basque, qui est donc la plus riche pépinière de « donneurs universels » de la planète ... Le groupe O est associé au groupe A, minoritaire (22 à 25 %). Les groupes B et AB sont exceptionnels. Le système HLA du groupe O présente des caractères particuliers et le caractère Fy(a) — un des sous-groupes du système Duffy — est présent, ce qui est rare (14)(15).

(13) A.-E. Mourant, *The blood groups of the Basques*, Nature, 1947.

(14) Jean Bernard et Jacques Ruffie, *Hémathologie géographique*, tome I, 1966, et tome II, 1972.

(15) Jean Bernard, *Le sang des hommes*, Buchet Chastel, Paris, 1982. et, *Le sang et l'histoire*, Buchet Chastel, Paris, 1983.

Mais, dira-t-on, la brachycéphalie et le groupe O négatif ne sont certes pas propres aux Pyrénées.

Leur présence, non. C'est un fait. Mais leur fréquence, oui.

Ici, l'originalité, plus que qualitative, est quantitative. Les travaux de H. Vallois (16)(17), et ceux des professeurs Ruffié (18) et Bernard (19) l'ont montré : répétons-le, la densité du O (et du O négatif) dans les Pyrénées est exceptionnelle. Les 73 % du Pays Basque en font le pourcentage le plus élevé du monde (20). Il y en a encore 70 % du Béarn à la Garonne, jusqu'aux limites Est du Comminges, en passant par la Gascogne gersoise.

Le marbre et l'uranium

Nous sommes ici dans un milieu écologiquement homogène : celui de la montagne.

Drôle de pays. Contrasté, paradoxal et secret. Et qui se défend bien.

L'exigeante sensibilité de Chateaubriand lui a fait aimer, à lui, l'homme de l'Océan, ce coin des Pyrénées Centrales où il faut être, parfois, à vingt mètres de certains à-pics pour les découvrir, tant les gorges sont étroites et la végétation d'une vigueur d'ère primaire.

Les deux montagnes de Cagire et de Gar dominent de leurs presque deux mille mètres le vert exhubérant de ce calcaire boisé.

Cagire et Gar ... Ces amis inébranlables du montagnard, car là sont forêts et pelouses (21), ces immuables références que l'on consulte pour savoir le temps qu'il fera, ou si le moment est venu de semer les haricots, ces guides météorologiques et agraires toujours inconditionnellement respectés en ce coin de planète voué au calcaire.

Non ; pas exclusivement au calcaire, il est vrai.

La faille nord-pyrénéenne a permis une remontée de roches d'origine profonde, roches qui ont entraîné de nombreux métamorphismes de contact : les marbres sont là, partout, depuis ceux de Saint-Béat dont les romains furent friands parce que leur blancheur leur faisait égaler ceux de Carrare ou de Luna, jusqu'à ceux, colorés, de Sarrancolin.

Les minerais sont nombreux : limonites d'Artigouli, phosphates de Cierp, fer de Marignac, tungstène de Salau.

(16) Henri Vallois, « La répartition anthropologique des groupes sanguins en France et plus particulièrement dans le Sud-Ouest » *Bull. Mensuel de la Sté Anthropologique*, Paris V, 9^e Série, 1954.

(17) Henri Vallois, « Les groupes sanguins de part et d'autre des Pyrénées », *Primer Congreso Intern. del Pireneo del Instituto de Estudios pirenaicos*, Saragosse, 1951.

(18) Jacques Ruffié, *Les groupes sanguins en anthropologie. Introduction à une étude de séro-anthropologie des populations occitanes*, Paris, 1971.

(19) Jean Bernard, Jacques Ruffié, *Hémathologie géographique*, tome I, 1966, tome II, 1972, Le Seuil, Paris.

(20) Paulette Marquer, *Etude anthropologique du peuple basque*, Masson et Cie, 1963.

(21) Pelouses : terme local par lequel on désigne les alpages d'altitude.

Le long du trias qui affleure souvent, le sel est là, soit dans la roche, soit porté par l'eau comme à Salies-du-Salat, et ce fut sans doute l'une des raisons qui ont fait l'extraordinaire richesse du peuplement préhistorique, au Paléolithique Supérieur.

L'étrange verrue de lherzolithe verte et jaune de Moncaup, belle mais stérile (Moncaup = mont chauve) domine des gîtes à grenat et à olivine, mais contient une matière autrement précieuse : l'uranium.

Le village d'Arbon, lui, possède un des rares gîtes à onyx d'Europe, un onyx roux, ambré, joliment veiné, exploité jusque dans les années cinquante.

Le calcaire y est roi

Si les populations préhistoriques ont recherché le sel, elles ont sans doute apprécié aussi les abris que leur offrait le calcaire (outre un climat beaucoup plus doux que dans l'Europe du Nord et du Centre, car ici soumis à des influences atlantiques atténuantes). Car, en fait, Comminges et Couserans sont surtout le domaine du calcaire. Et c'est sans nul doute cette roche, entre toutes la plus vivante parce que la plus mortelle, qui donne au paysage son caractère particulier. En effet, elle disparaît très vite à l'échelle des temps géologiques. Mais c'est au prix de cette disparition rapide que se forment les splendeurs du karst. Le karst commingeois, c'est une multitude de grottes dont certaines sont célèbres chez les spéléologues, comme celle de Houalich, la « grande grotte du Cagire », que découvrit Casteret, et d'autres chez les préhistoriens du monde entier, comme celle de Montespan. C'est le réseau Trombe, un des plus longs et des plus profonds du monde.

Mais c'est aussi un monde souterrain complexe et secret qui court partout sous les paisibles prairies de l'été et que le visage de la surface révèle souvent : telle « vallée sèche » (mais verte !) au bas de laquelle sourd une résurgence revit plus bas en un réseau souterrain et ses magnificences ... ou son austérité. Telle dépression arrondie sera « doline » pour les géologues et *clòth* pour les habitants du pays qui y verront danser *eras podoèras* (22), les sorcières, par les nuits de pleine lune.

La « terra rossa », riche terre de décomposition du calcaire est là, seule cultivable dans les quelques lanières qui se glissent chichement entre l'écrasante somptuosité forestière des hauteurs, ou dans les petites plaines intérieures, comme à Sauveterre-de-Comminges.

Une apparente unité existe, dans le milieu physique, entre Comminges et Couserans. Mais, dans le Comminges, la tectonique a été beaucoup plus

(22) La graphie occitane classique est utilisée pour la transcription des toponymes, des patronymes et des témoignages donnés en gascon (Tous écrits en italiques) quelques exemples : a, enfin de substantif se lit o. O, dans un mot quel qu'il soit se lit : ou. Ainsi, *eras podoèras* = eras poudouèros. On, se lit oun, nh se lit gn. Ainsi, *era montanha* = era mountagno, etc...

active et a ajouté à la normale évolution du calcaire tout un système de horsts, de gorges et de petites plaines qui, avant d'être karstiques sont plaines structurales.

Cela fait que la pénétration est plus facile dans le Couserans, dont les vallées sont plus ouvertes (23), que dans le Comminges où il n'y a qu'étroites vallées abruptes ou plaines intérieures individualisées par des défilés.

De plus, les sommets commingeois sont plus élevés que ceux du Couserans. La dénivellation est plus importante entre hauteurs et fonds de vallées et la pente plus forte.

Il y a beaucoup moins de soulanes habitables qu'en Couserans. La conséquence est directe sur l'habitat : soulanes exigües et plaines intérieures font que celui-ci est groupé, par nécessité géométrique, en Comminges, alors qu'il est dispersé en Couserans.

Dans les deux régions, grâce aux lanières de « terra rossa » qui se glissent entre les hauteurs, coexiste un domaine cultivable avec celui de la forêt et de l'élevage, d'aspect plus montagnard et pastoral. Mais les vallées relativement plus ouvertes et les pentes moins abruptes du Couserans font que l'élevage y est plus actif qu'en Comminges où domine, partout, la forêt.

Un monde protégé

Quoi qu'il en soit, Comminges et Couserans sont identiquement protégés par leur topographie. Les géographes connaissent bien le cas de ces vallées pyrénéennes, véritables conservatoires zoologiques, botaniques, anthropologiques, et, nous le verrons, ethnologiques.

Conservatoire zoologique : au creux de l'ombre fraîche, à l'entrée de l'une de ces grottes qui sont le poumon de la montagne, il arrive encore que l'on surprenne un desman. Si l'on a patience, perspicacité et chance. Il en reste si peu d'exemplaires, de cet étonnant *Desmanus Pyrenaicus*, qui arrive tout droit de l'ère secondaire, Tamanoir de l'ombre miniaturisé, vivipare, nanti d'une trompe et enveloppé dans un mimétique pelage gris.

Si l'on préfère les crêtes ensoleillées à l'ombre des vallons — et si l'on a le mollet solide — on pourra peut-être apercevoir une harde d'isards. Cela est assez fréquent dans les rochers des Crabioules, les bien nommés. L'isard, comme le desman, n'existe que dans les Pyrénées. C'est aussi le cas de minuscules insectes cavernicoles, l'Arbasola et le Tritomorus que les chercheurs du laboratoire de Moulis ont découvert et étudié.

Le « chat sauvage des Pyrénées » (à différencier du lynx) est assez fréquent dans les étages boisés.

L'ours brun, n'est pas propre aux Pyrénées. Mais vingt-cinq à quarante-cinq individus y vivraient et leur nombre serait en augmentation régulière.

(23) Le bas Salat, quoique appartenant au domaine couseranais, présente cependant les caractères morphologiques du Comminges.

La flore, de même, comprend les essences menacées dans les autres montagnes européennes : gentianes bleues, edelweiss, encore fréquents en altitude, ou aconit dans les étages moyens.

Longtemps, les Pyrénées centrales sont restées relativement peu étudiées. Les travaux abondent, à l'Ouest, sur la Bigorre, le Béarn et le Pays Basque et, à l'Est, sur l'Ariège et la Catalogne.

Mais entre les deux régions, jusqu'à ces dernières années, Haut-Comminges et Couserans faisaient figure de « terra incognita » (Comme le restèrent longtemps, d'ailleurs, les Pyrénées dans leur ensemble. D'excellents travaux ont été faits, ces dernières années, dans des publications rigoureuses (24). Pourtant, dans l'ouvrage « Ethnologie Générale » publié en 1968 (25), Marcel Maget, au milieu de notations cependant fort pertinentes confond encore Ariège et Hautes Pyrénées !

Il est vrai que les hautes montagnes commingeoises etouseranaises sont peu propices aux déplacements touristiques et *a fortiori* commerciaux : pas ou peu d'axes de communication avec l'Espagne. Routes et cols fréquentés sont à l'Est et à l'Ouest. Au milieu, seuls et bien défendus, Comminges et Couserans (carte n° 1).

Comme l'ont montré les historiens Lizop (26), Higounet (27), et plus récemment, Souriac (28), les limites des deux régions dans les siècles qui précèdent ont été des plus capricieuses.

René Souriac écrit (29) : « La dénomination de Comminges recouvrait, sous l'Ancien Régime, deux circonscriptions administratives distinctes : l'une ecclésiastique, le diocèse, autour du siège épiscopal de St Bertrand, l'autre civile, plus tard l'élection, dont la capitale était Muret ».

Donc, Saint Bertrand-de-Comminges, capitale du diocèse, n'était pas, sous l'Ancien Régime, dans le Comminges civil !

Inversement, le diocèse commingeois s'étendait largement à l'Ouest, sur l'actuel département des Hautes Pyrénées, comme le montre de Dr. A. Sarramon sur la carte faite par lui dans : « Les paroisses du diocèse de Comminges en 1786 ».

Le comté, lui, semble avoir toujours privilégié le piémont, au détriment de la montagne qui était domaine âpre, bien défendu par un relief impitoyable et donc enfermé dans une indépendance difficile à vaincre.

D'ailleurs, n'oublions pas que le comté dans son ensemble, plaine de la Garonne comprise, ne sera intégré au domaine de la Couronne qu'en 1502... De même, la limite entre Comminges et Couserans n'est nette que là où elle est limite naturelle, dans la partie amont des deux régions. La

(24) En particulier, l'ouvrage de synthèse dirigé par René Souriac, *Comminges et Nébouzan* (cf. 5) et les remarquables travaux de linguistique de Jacques Allières, Pierre Bec, Jean Seguy.

(25) Marcel Maget, *Problèmes d'ethnographie européenne, Ethnologie Générale*, Gallimard, 1968.

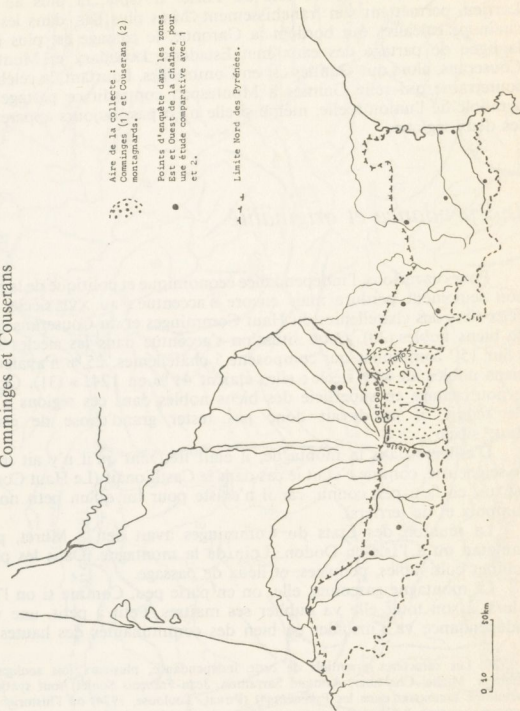
(26) R. Lizop, *Histoire de deux cités gallo-romaines : les Convenae et les Consoranni et Le Comminges et le Couserans avant la domination romaine*, Privat, Toulouse 1931.

(27) C. Higounet, *Le comté de Comminges, depuis ses origines jusqu'à son annexion à la couronne*, Privat, Toulouse, 1948.

(28) R. Souriac, *Comminges et Nébouzan*, Société Nouvelles d'Éditions Régionales et de Diffusion, Pau, 1984.

(29) René Souriac : *Comminges et Nébouzan*, Société Nouvelle d'Éditions Régionales et de Diffusion, Pau, 1984.

L'AIRE DE LA COLLECTE (n° 1)
Comminges et Couserans



Aire de la collecte :
Comminges (1) et Couserans (2)
montagnards.

Points d'enquête dans les zones
Est et Ouest de la chaîne, pour
une étude comparative avec 1
et 2.

--- Limite Nord des Pyrénées.

0 10 20 km

carte n° 2 montre comment elle suit la ligne des crêtes, de la borne-frontière du Crabère, à 2628 m, aux rochers de Pène-Nère, à 1317 m, en passant par Paloumère à 1608 m. Les cols du Portet d'Aspet, et plus au nord, de Larriou, permettent son franchissement. Mais plus bas, dans les premiers chaînons calcaires qui bordent la Garonne, le passage est plus incertain : la ligne de partage des eaux met Estadens, Léoudary et Montespan en Couserans, alors que Ganties est en Comminges. Pourtant, la célèbre rivière souterraine qui relie Ganties à Montespan contredit ce partage et est le symbole de l'union réelle, même si elle n'est pas toujours apparente, entre les deux régions.

Indépendance et originalité

Pour ces raisons, l'indépendance économique et politique de la montagne non seulement perdure mais encore s'accroît : au XVI^e siècle, plus des deux-tiers des châtellenies du Haut Comminges et du Couserans n'ont plus de biens nobles (30). Cette situation s'accroît dans les siècles suivants : « Sur 150 communes qui composent 5 châtellenies, 25 % n'avaient pas de biens nobles au XVI^e siècle ; elles étaient 41 % en 1741 » (31). Or, comme le pourcentage en superficie des biens nobles dans ces régions a toujours été réduit, il ne devait donc pas rester grand-chose de ceux-ci au XVIII^e siècle ...

D'ailleurs dans la montagne, il était fréquent qu'il n'y ait même pas de seigneurie, comme c'était le cas dans le Castillonais (Le Haut Comminges est lui, en fait, peu connu, car il n'existe pour lui qu'un petit nombre de compoix et de terriers).

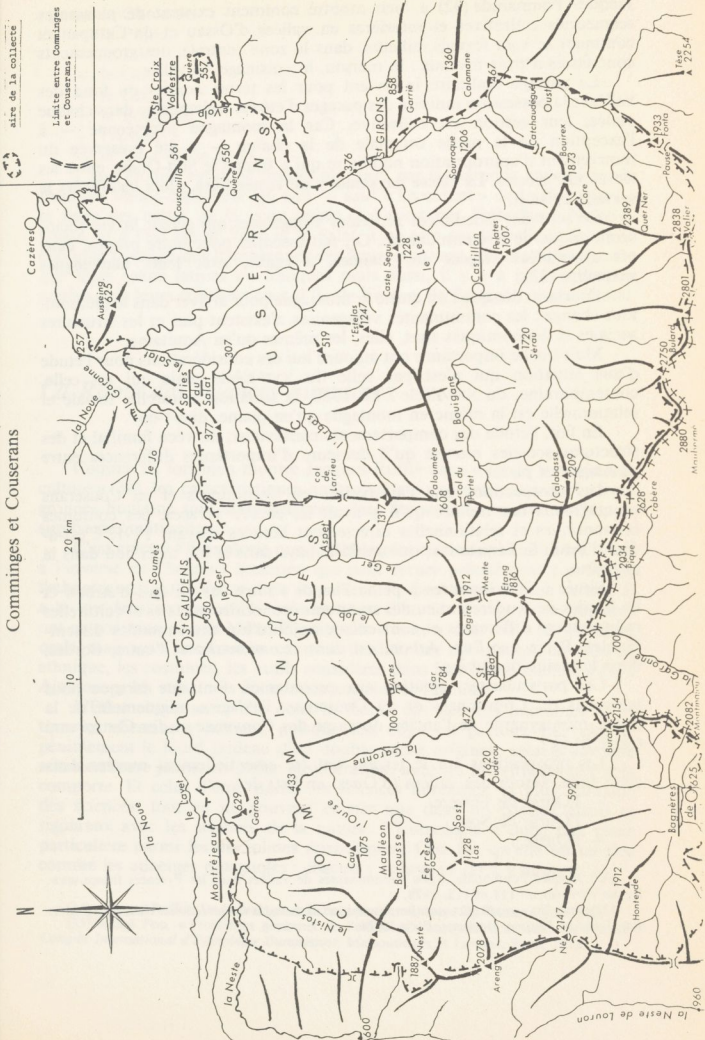
La réunion des Etats du Comminges avait lieu à Muret, parfois à Samatan ou à l'Isle-en-Dodon. Loin de la montagne. Dans les plaines et collines cultivables, peuplées, et lieux de passage.

La montagne gasconne, elle, on en parle peu. Comme si on l'oubliait. Alors, à son tour, elle va oublier ses maîtres. Petit à petit, une véritable indépendance va s'installer en bien des communautés des hautes vallées.

(30) Les caractères essentiels de cette indépendance, plusieurs fois soulignés (Henri Lefebvre, Michel Chevalier, Armand Sarramon, Jean-François Soulet) sont synthétisés par Bartolomé Bennassar dans les Pyrénées (*) (Privat, Toulouse, 1974) où l'historien écrit que « certains cantons des Pyrénées vécurent comme de véritables républiques indépendantes pour qui le roi et même le pouvoir royal n'étaient qu'abstractions lointaines [...] L'administration, la justice, la défense, les formes d'exploitation du sol ne dépendaient que de la volonté des gens des vallées qui atteignirent ainsi à un haut degré d'autonomie ». B. Bennassar souligne la « résistance obstinée à l'emprise féodale » des vallées pyrénéennes (La proportion des biens nobles dans les châtellenies montagnardes du Haut-Comminges est très faible. En Couserans, elle n'est que de 1,87 % au XVI^e siècle, et le tiers de ces terres dites « nobles » appartient à des paysans !).

(31) René Souriac, *Comminges et Nébouzan*, Société Nouvelle d'Éditions Régionales et de Diffusion, Pau, 1984.

LAIR DE LA COLLECTE (II 2)
Comminges et Couserans



Limite entre Comminges et Couserans.

0 10 20 km



1960

Jacques Poumarède (32) a bien montré comment existent de puissantes seigneuries collectives et **roturières** en vallées d'Ossau et de Campan et comment se sont formés, ailleurs, dans la zone centrale, des groupements concrétisés à trois niveaux : la maison, le voisinage, la vallée.

Le partage égalitaire intervient pour les terres arables du fond des vallées ; la possession indivise des pacages d'été est réglementée dans chaque vallée, leur gestion est collective. Car la montagne pyrénéenne — à l'exception de la partie orientale de la chaîne — a été préservée du mouvement d'appropriation nobiliaire qui a frappé le Sud-Ouest, entre les XI^e et XIII^e siècles. **La classe paysanne y est restée libre, alors qu'ailleurs le servage existait.**

Ce sont des assemblées générales villageoises qui gèrent la vie socio-économique de la communauté. Or, fait essentiel pour notre propos, **dans ces assemblées siègent des femmes, à égalité avec leurs homologues masculins** (33).

Pourtant, dès que l'on quitte la montagne pour arriver dans le piémont, tout change : les communautés villageoises n'existent plus et les structures sociales et économiques sont, elles, les mêmes qu'en Aquitaine.

Mais quelle importance ont aujourd'hui ces considérations pour l'étude d'une situation qui n'est pas celle du XVI^e siècle mais qui est celle, contemporaine, du XX^e siècle ? En 1980, la situation culturelle, sociale et relationnelle est la même en montagne qu'en plaine, dira-t-on.

En fait, l'étude des comportements conviviaux, du vécu familial et des structures sociales montre qu'il demeure d'importantes différences entre montagne et plaine.

Les prospections que j'ai menées en Comminges et en Couserans montagnards ont montré qu'il y avait là, encore vivaces, des coutumes économiques et relationnelles directement héritées d'avant 1791. C'est-à-dire d'avant la Législative, qui unifia le pays dans la loi, mais non dans la coutume.

Situés à 20 kilomètres à peine l'un de l'autre, les villages d'Arbon et de Bordes-de-Rivière ont eu des structures économique-sociales et culturelles radicalement différentes et sont encore aujourd'hui deux mondes dissemblables. Parce que l'un, Arbon, est dans *era montaha* et l'autre, Bordes, dans la plaine de *Ribèra*.

Ces particularités, ajoutées aux précédentes, font que lorsque nous parlerons du Comminges et du Couserans, il s'agira uniquement de la partie montagnarde de l'ancien domaine des Convenae et des Consoranni (carte n° 1).

Les prospections sur le terrain ont été essentiellement menées dans cette zone, autour des vallées (d'Ouest en Est) de :

- l'Ourse de Ferrère.
- l'Ourse de Sost.
- l'Ourse.

(32) Jacques Poumarède, « Les communautés de vallées dans les Pyrénées françaises ». *Revue Pyrénées* n°s 114 et 115, 1978.

(33) Jean-François Soulet mentionne aussi le fait dans *La vie quotidienne dans les Pyrénées sous l'Ancien Régime*, Hachette, Paris, 1974.

- la Garonne.
- la Pique.
- le Job.
- le Ger.
- le Lez.
- la Bouigane.
- l'Arbas.
- le Salat (carte n° 2).

L'aire étudiée est donc limitée au nord, par la Garonne, au sud par la frontière franco-espagnole qui suit — sauf « l'accident » de la Garonne — la ligne des crêtes de la zone axiale, à l'ouest par l'interfluve Neste(s), Ourse, et à l'est par le Volp et le Salat. Une aire sur laquelle la loi et la coutume faisaient des Pyrénéennes des femmes vivant sur une autre planète que leurs sœurs latines ou franques mais aussi, il y a à peine quelques années, que leurs concitoyennes d'Ile-de-France, de Bretagne ou du Cantal.

La Rome des sciences humaines

Comme l'a fort bien montré Jacques Ruffié dans « De la biologie à la culture » (34), les caractéristiques anthropologiques communes à plusieurs groupes humains sont accompagnées, dans les sociétés traditionnelles, de similitudes culturelles.

C'est grâce à l'Ethnologie que se définissent culture et similitudes. Mais à l'inverse de l'heureux historien qui peut cerner précisément son étude, l'ethnologue, lui, évoluant dans le présent, ne peut souvent rien cerner. Il a la vie dans son ensemble comme objet d'étude. Des groupes humains ont en commun ce que Mihaï Pop appelle « texte », à savoir « la littérature orale, mais aussi une coutume dans sa totalité, une occupation, un procédé ethnique, les costumes, les outils considérés dans leur fonctionnalité » (35). Ajoutons-y les structures économique-sociales et l'habitat.

L'Ethnologie serait-elle donc la Rome des sciences humaines ? Car tous les chemins y mènent, puisque son objet est partout. Elle charrie péniblement le lourd fardeau d'un double péché originel : celui d'être une science encore jeune, en pleine structuration, avec les incertitudes que cela comporte. Et celui d'être, parmi les sciences humaines, la plus humaine des sciences, tout en ne pouvant exister que dans un contact étroit et rigoureux avec les sciences de la nature. L'Ethnologie a donc une place particulière parmi les disciplines scientifiques. Cela fait qu'elle est un peu comme les auberges espagnoles : chacun y trouve ce qu'il y apporte.

(34) Jacques Ruffié, *De la biologie à la culture*, tome I, tome II, Flammarion, 1983.

(35) Mihaï Pop, « Problèmes généraux de l'ethnologie européenne », *Actes du Premier Congrès International d'Ethnologie Européenne*, Maisonneuve et Larosse, Paris, 1973.

Etude du vivant et du mouvant, l'Ethnologie est ensemble complexe et hétérogène. Cultures grammaticalisée et non-grammaticalisée (36) ne sont pas séparées, sur des aires bien définies : au contraire, elles s'entremêlent étroitement et agissent l'une sur l'autre. Face à une situation donnée, les comportements évoluent d'une génération à l'autre. L'Ethnologie n'est en aucun cas la reconstitution de cultures disparues. Etude d'un présent évolutif elle est un constat : celui d'une situation culturelle en un lieu donné et à une époque donnée. Pour les raisons énoncées plus haut, l'établissement de ce constat se fait essentiellement à travers l'expression orale du vécu. La recherche de l'identité des femmes pyrénéennes ne s'est donc pas faite seulement grâce aux très nombreux travaux déjà écrits sur les « montagnes du Sud ». Avant toute chose, **elle a été collectée sur le terrain**. Nécessairement, elle a été quête directe auprès de ceux qui pouvaient parler d'eux-mêmes et donc exprimer une culture non-grammaticalisée mais pourtant bien présente. Pour atteindre la culture « populaire », elle a été obligatoirement Ethnologie « du dedans ».

Dans celle-ci effet — et dans celle-ci seulement — l'enquêteur peut obtenir une réponse authentique de l'informateur : celui-ci ne modifie en rien attitude, langue et dire, puisqu'il a affaire à un membre de son propre groupe ethnique. Cependant, l'enquêteur évoluant au sein de sa propre culture ne peut porter sur celle-ci un regard analytique que, s'il en a décrypté les codes. On ne peut, bien sûr, approcher l'objectivité que si l'on sait, tout en pratiquant l'Ethnologie « du dedans », s'extraire de cet ensemble culturel, prendre du recul par rapport à lui et donc devenir conscient des caractéristiques de la culture non-grammaticalisée commune à l'enquêteur et aux enquêtés. Ceci est la condition essentielle pour que puisse être faite une investigation critique de cette culture.

Autrement dit, il faut grammaticaliser le non-grammaticalisé, ce qui est le propre de toute ethnologie et renforce la parenté avec la langue.

Si cette démarche peut présenter des difficultés parfois insurmontables pour un européen qui va étudier les indiens Ménomini ou les Lacandons — langue différente, informateurs peu prolixes car placés face à « l'étranger », tentation de l'ethnocentrisme pour l'enquêteur — elle est infiniment plus accessible à un chercheur travaillant dans son propre milieu culturel puisqu'il en possède les codes.

Jean-Paul Lebeuf pour qui l'ethnologue ne travaille que chez les nations non industrialisées, reconnaît néanmoins que pour y saisir la différence

(36) Au premier Congrès International d'Ethnologie, en 1971, l'ethnologue roumain Mihaï Pop présentait le résultat de ses recherches. Il s'appuyait sur les travaux de I. M. Lotman qui, constatant l'analogie avec la langue, détermine deux systèmes d'organisation interne de la culture.

Partant de la différence entre coutume et loi, M. Pop montrait que deux cultures coexistent en Europe : une culture dite traditionnelle que l'on vit en l'acceptant simplement parce qu'elle est et sans que rien en elle ne soit codifié. L'utilisateur ne possédant pas la conscience théorique des codes, ce sera la **culture non-grammaticalisée**. Parallèlement et même synchroniquement existe une autre culture, dite culture contemporaine. Là, au contraire, est réel ce qui est code ou règle et l'utilisateur a une conscience théorique précise de tout un ensemble de lois : ce sera la **culture grammaticalisée**.

La culture non-grammaticalisée, son vécu par les utilisateurs contemporains, son assimilation par la culture grammaticalisée des pays industrialisés et ses interactions avec elle sont donc objets d'ethnologie.

(avec sa propre culture), il faut « une véritable rééducation intellectuelle, affective et morale (37). Il ajoute qu'une intégration dans les sociétés étudiées est impossible et parle même de « graves échecs ».

La recherche menée à l'intérieur de son propre groupe ethnique, l'Ethnologie « du dedans », semble donc la seule qui puisse déboucher sur une collecte exhaustive et scientifiquement exploitable. C'est donc une Ethnologie « du dedans » que j'ai pratiquée pendant seize ans en parcourant ce pays passionnant qui est aussi le mien (38).

(37) Jean-Paul Lebeuf, « L'enquête orale en Ethnographie », *Ethnologie Générale*, Gallimard 1968.

(38) Toutes les citations suivies du nom de l'informateur sont transcription littérale de tous les enregistrements effectués sur le terrain depuis 1971.

II

Les dames blanches ou des fées qui n'en sont pas.

Mythe ou histoire ?

Irénée Boué et Augustine Chaubet se disputent :

— « *Eras hadas*, (1) elles avaient des pattes d'oies », dit Irénée.

— « *Quin òme !* » (Quel homme !) crie Augustine en frappant du plat de la main la toile cirée de la table. « C'étaient des gens petits, d'accord, mais comme nous ». Et elle ajoute : « Ça, ma grand-mère l'avait vu. Et ma grand-mère ne croyait que ce qu'elle voyait ». Conciliant, Irénée répond : « De toutes façons, c'était pas des gens méchants, ça tout le monde le disait ». Et alors que je demande : « Mais qu'est-ce que c'était, au juste, c'était des *hantaumas* ? (esprits, fantômes), un double cri jaillit : « Bon Dieu, non ! Elles étaient pas *mashantas* (méchantes), les pauvres ». Puis, après un silence, Irénée ajoute : « Si c'était des *hantaumas*, il y en aurait encore », affirmant ainsi la réalité humaine, historique et donc limitée dans le temps, des *hadas*. Ceci par opposition au caractère surnaturel, magique et donc éternel des *hantaumas*. Si les *hadas* ont disparu, c'est qu'elles ont existé. Et si elles ont existé puis disparu, c'est qu'elles n'étaient que de pauvres humains comme nous. Les *hadas*, elles, personne ne les remet en question. Et si le mythe court encore avec tant de vivacité tout le long de la bordure calcaire des Pyrénées, c'est qu'il est à la fois clef et modèle de référence pour tous. Pour tous, d'ailleurs, qu'ils soient hommes ou femmes, vieux ou jeunes, fins lettrés ou quasi analphabètes, il n'est point mythe mais Histoire. Ainsi les utilisateurs justifient subconsciemment une société qui

(1) *eras hadas* : les fées. — (Dans le domaine gascon) — En Ariège languedocienne : *las fadas*. *Hadas* se lit : *hados*, l'accent tonique étant placé sur la première syllabe.

n'était pas comme les autres, il y a seulement quelques années encore. Une société où hommes et femmes vivaient une stricte égalité sociale alors que ailleurs en France et dans les autres pays de l'Occident régnait un solide patriarcat (qui, d'ailleurs, n'en finit pas de mourir ...).

Le thème mythique qui met en scène les *hadàs* est à la fois le plus riche et le mieux connu dans toutes les classes d'âge : sur 154 informateurs (dont 14 enfants), 110 adultes et 12 enfants connaissaient l'existence de ces êtres mythiques et, à défaut de leur nom — dans 13 cas seulement — au moins deux de leurs caractéristiques essentielles.

Dans tous les cas, l'informateur précise minutieusement ses sources, donnant le nom, le prénom de son propre informateur et le lien de parenté avec lui s'il s'agit d'une information familiale. Il situe toujours géographiquement l'oncle, la grand-mère ou le voisin qui lui a raconté « l'histoire des *hadàs* ».

Cette attitude est spontanée. Il n'a jamais été nécessaire de solliciter ces précisions. Énoncées généralement au début du récit, elles sont souvent répétées à la fin.

Cette très classique façon de définir géographiquement, familialement ou socialement ses informateurs pour consolider la véracité d'un récit, pour rassurer l'auditeur, s'inscrit dans le capital culturel « non-grammaticalisé » régional, et même, semble-t-il, rural, d'une façon générale. Nous la retrouvons dans le rituel de rencontre commingeois, où il est indispensable, ou du moins, « poli », de définir ses origines, si l'on veut poursuivre dans la confiance et dans l'amabilité une conversation avec un interlocuteur que l'on rencontre pour la première fois ...

Pas une seule fois, dans les 122 cas étudiés l'informateur ne prétend avoir vu lui-même les *hadàs*.

Je n'ai donc jamais recueilli de récit donné au premier degré, et où l'informateur affirmerait avoir été un témoin direct, ou avoir assisté à un événement dont les *hadàs* seraient la cause. On dit toujours tenir le récit d'une autre personne, précisément définie, comme nous l'avons vu. Attitude classique chez les conteurs de récits mythiques.

Nous avons donc :

— Soit un récit au deuxième degré : « C'était un vieux, il s'appelait Urbain Artigues. On vous l'a pas nommé, non ? », (Maria Couret, Pomarède), ou « Ça je l'ai entendu dire à ma grand-mère et à Mémé de Pierris (2) aussi, voyez deux personnes, eh ! » (Jeanne Barrère, Arbon).

— Soit, plus fréquemment, un récit au troisième degré : « C'est une femme de Malvezie qui l'a raconté à ma belle-mère (Sylvie Lamolle, Arbon), ou « C'était *eth frair deth pair de Maria Loisa de Menhonha* » (C'était le frère du père de Marie-Louise de Mègnougnou) (Maria Labat, Girosp), ou encore : « C'était mon père ... Non ! C'était son père qui lui avait raconté, à mon père » (Irénée Payrot, Juzet d'Isaut).

L'information se situe, tout aussi souvent, au quatrième degré : « Ma tante m'a raconté qu'un homme de Garbeth lui avait dit qu'une femme,

(2) Dans le parler local, « de », suivi d'un nom propre indique l'appartenance à une maison (en italiques dans le texte).

UNE « ethnologie du dedans », pratiquée au cœur des villages et des hameaux des hautes vallées pyrénéennes, a permis à l'auteur de recueillir sur le terrain l'essentiel du matériau de son livre, qui bouscule, à n'en pas douter, bien des idées reçues : celle, notamment qui affirmait une domination masculine dans les structures sociales et culturelles, domination qui ne connaissait pas d'exception en Europe dans les siècles passés. Pourtant les femmes ont eu dans les Pyrénées – et ont encore – un rôle qu'elles n'exercent nulle part ailleurs ; appuyée sur une mythologie vivace et savoureuse, la vie sociale, culturelle et sexuelle est marquée par des coutumes originales qui ont gardé, en plein XX^e siècle, une grande part de leur actualité et de leurs fonctions. Une culture exceptionnelle s'est conservée ici, dans ces vallées des Pyrénées Centrales, comme se sont conservées des caractéristiques anthropologiques tout à fait spécifiques, que l'on retrouve seulement au Pays Basque, dans le nord de l'Europe et dans le Caucase.

L'auteur : Professeur, docteur ès-Lettres (Etudes Occitanes) *Isaure Gratacos* a accumulé en quinze ans d'enquête de terrain un matériel ethnographique unique sur les populations pyrénéennes.

ISBN 2.7089.8615.5 - 125 F



9 782708 986152

Privat

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

